

ARS MAGNA.

---

Oscar Vladislas Milosz.

2625  
558  
7

STORAGE-ITEM  
MAIN LIBRARY

LPA-B19F

U.B.C. LIBRARY

THE LIBRARY



THE UNIVERSITY OF  
BRITISH COLUMBIA

# ARS MAGNA

PAR

O. V. DE L.-MIŁOSZ









O. V. DE L.-MILOSZ

# ARS MAGNA


ÉDITIONS ALICE SAUERWEIN

Dépositaire général

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, boulevard Saint-Michel, 49

PARIS 1924



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of British Columbia Library

<http://www.archive.org/details/arismagna00milo>



A  
RENAISSANCE



## AVERTISSEMENT

L'« Epître à Storge », la première partie d'*Ars Magna*, a été composée en 1916 et publiée en janvier 1917 dans la *Revue de Hollande*.

L'auteur ne connaissait à cette époque ni les théories de M. A. Einstein, ni même le nom du grand mathématicien. Cependant, par une coïncidence assez troublante pour mériter l'attention des hommes de science, l'Épître, fruit de méditations essentiellement métaphysiques sur le mouvement, renferme toutes les conclusions d'ordre général tirées de la théorie einsteinienne par ses commentateurs, l'espace, identifié avec la matière, y étant représenté comme un solide, le temps comme une quatrième dimension, et l'Univers comme un corps illimité mais fini, dont les éléments ne se laissent situer que dans la relation qui les lie les uns aux autres.

Dans les quatre poèmes suivants, « Memoria », « Nombres », « Turba Magna » et « Lumen », l'auteur développe sa thèse du point de vue de la biologie et de la mystique, en la rattachant aux doctrines hermétiques ainsi qu'à la philosophie pythagoricienne.



I

ÉPITRE A STORGE



## EPITRE A STORGE

Certain jour d'été de l'année mil neuf cent seize, comme j'étais étendu, à quelque distance de vous, Storge Androgyne, sur le rivage éblouissant d'une mer moins vaste, moins perfide et moins multiforme que ma douleur, soudain, et tout au fond de moi, j'entendis votre voix qui m'interrogeait : mais qu'est-ce donc, enfin, que tout cela ? mais que nous veut donc tout ceci ? — Alors je tombai dans une méditation profonde, et des vérités me furent révélées, et le sens intérieur de mainte vision ancienne s'offrit sans voile à l'omniscience de mon amour.

Du premier au dernier mouvement de notre vie physique et mentale, Storge, toute chose de ce monde naturel où nous sommes pour quelques jours se laisse ramener à une nécessité unique de situer. Nous n'apportons, à la vérité, ni l'espace ni le temps dans la nature, mais bien le mouvement de notre corps et la connaissance, ou, plus exactement, la constatation et l'amour de ce mouvement, constatation et amour que nous appelons Pensée et qui sont l'origine de la science première et fondamentale de situer toutes choses, en commençant par nous-mêmes. L'espace et le temps

semblent avoir été préparés de longue main pour nous recevoir ; cependant, toutes nos inquiétudes nous viennent du besoin de situer cet espace même et ce temps ; et l'opération mentale par laquelle, faute d'un autre lieu ou contenant imaginable, nous leur assignons une place en eux-mêmes, en les multipliant et divisant à l'infini, n'ôte rien de ces terribles angoisses, — de ces angoisses d'amour, Storge, — qui nous poursuivent jusqu'aux confins de la Vallée de l'Ombre de la Mort.

Le sentiment obscur qui accompagne notre première apparition épeurée dans la nature ne peut que ressembler à celui qui se saisit parfois si brutalement de nos réveils en sursaut après les torpeurs d'après-midi profondes et sans rêves, au fort de l'été. L'oubli du temps et du lieu nous jette alors dans une épouvante et une tristesse sans nom, et c'est moins dans l'engourdissement des organes que dans ce besoin, le premier et le plus tyrannique de tous, de tout situer dans un espace et dans un temps, qu'il faut rechercher les causes profondes de cette indéfinissable oppression.

On pourrait dire de la contrainte où nous sommes de situer toutes choses (et jusqu'à l'espace et au temps dans lesquels nous situons) qu'elle est la première dans l'ordre des manifestations mentales de notre vie. Il n'est, à coup sûr, ni pensée ni sentiment qui ne dérive de cette activité essentielle de l'être. Les premiers mouvements de notre esprit dans la reconnaissance du



monde environnant lui sont aveuglément soumis. Plus tard, nous la retrouvons sous les mêmes traits de dominatrice dans la géométrie et les sciences naturelles ; son règne embrasse jusqu'aux abstractions extrêmes de la philosophie, de la religion, de la morale et de l'art ; le bien, le mal, l'amour, les conflits du vrai et du faux, la réceptivité de la Révélation, l'oubli, l'état d'innocence, l'inspiration, — toute notre progéniture spirituelle nous réclame son héritage de terres merveilleuses, et l'obtient ; et c'est encore la vieille nécessité de situer toutes choses qui étend son sceptre sur ces contrées délicieuses ou terribles : l'Est des Anciens, les Enfers, le Saana, l'Armageddon, la Pathmos du Boanerge, le Lethé, l'Arcadie, le Parnasse — et d'autres, et une infinité d'autres encore.

Par la première pensée je constate mon mouvement et, ce faisant, situe déjà les choses dans le temps et l'espace ; et, par la seconde, je fais effort d'embrasser, donc de situer, l'espace et le temps même où j'ai posé toutes choses. Et alors je m'aperçois que mes deux notions extrêmes du monde naturel, celles de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, découlent directement de cette contrainte où je suis de situer en lieu sûr toutes choses. Car, comme on ne situe un objet que par rapport à un autre, mon ignorance irrémédiable d'une correspondance de l'espace et du temps m'ordonne de leur assigner une sorte de place en eux-mêmes, en les

étendant l'un et l'autre à l'infini. Et ma répugnance à m'arrêter sur un indivisible provient de la même nécessité de situer à tout prix : car un dernier divisible a encore besoin de quelque place, et il n'en peut trouver que dans la divisibilité des moitiés que je supposais sans étendue.

Mon idée de la matière, fondement de toutes les idées naturelles, est donc indissolublement unie à l'apparence de situation qu'un pouvoir purement théorique de multiplication et de division à l'infini me permet d'assigner au temps et à l'espace. Otez cet amour du mouvement et cette folie du rythme de mon cerveau, et vous en ôterez du même coup l'idée de la matière. Car, si je cesse de multiplier et de diviser à l'infini, je perds toute notion du lieu où je m'étais placé, je ne situe et n'imagine plus le monde naturel en lui-même, comme je faisais en multipliant et divisant. Si bien que, le recul éternel des limites dans l'immense et le minime une fois ôté, tout est ôté, et jusqu'à l'idée de la matière.

Mais direz-vous, nous n'avons que faire ici de la matière ; la multiplication et la division à l'infini ne se rapportent qu'à l'espace et au temps. A coup sûr ; mais le temps, l'espace et la matière nous sont donnés non pas séparément, mais en un seul bloc dans la loi du mouvement. Nombre de penseurs ont fait effort, sans doute dans un faux esprit de simplification, de séparer l'image du contenu de celle du contenant, ou

l'idée de la matière bornée de celle de l'étendue sans fin. Quelques-uns ont même poussé leur puérite témérité jusqu'à sectionner l'espace infini irréductible en deux parts, dont l'une renfermerait, selon eux, la matière cosmique et l'autre les seules «ténèbres extérieures». Ils nous ont laissé l'espace illimité et nous ont rationné la matière, estimant sans doute l'infini de l'un plus aisément concevable que l'infini de l'autre. De grands esprits et de belles imaginations ont donné de toute volée dans le panneau. Je ne puis élucider ici les causes profondes de cette aberration. Elles sont spirituelles, et formeraient, dans cette lettre entièrement consacrée à la matière, une digression trop longue. Je constaterai seulement que l'espace vide des partisans d'un univers fini ne forme, avec sa particule d'espace comblé, qu'un seul illimité, puisque toute interruption, d'ailleurs inimaginable, dans l'étendue, serait elle-même espace conjonctif. Or l'infini, résultat extrême et éternellement fuyant de multiplications et de divisions théoriques, demeure stable dans toutes les opérations ; car, quel que soit le multiplicateur, le produit est infini, tout de même que le quotient, indépendamment du diviseur ; car un quotient déterminé, multiplié par le diviseur, ne restituerait pas un dividende infini. Ce qui revient à dire, d'une manière générale, que l'infini n'a pas de parties, ou, en accordant les termes avec ceux de la proposition Eurêka, que toute partie de l'infini est infinie en soi. Or, l'espace

reconnu contenant se trouvant être particule de l'espace infini supposé vide, il est, en soi-même, infini ; et, ainsi, le monde de la matière est infini, ou, pour parler avec moins de présomption, notre représentation humaine d'un univers de matière est bien conception d'un univers de matière illimité.

Dans « l'Amour conjugal et ses chastes délices », « Dieu, la création et l'Homme », « La Vraie Religion Chrétienne » et « l'Apocalypse Révélée », le père de la science moderne, le conciliateur de la raison et de la foi se plaît à remémorer les terreurs où le jetaient, dans sa jeunesse, ses considérations sur la création de l'espace et du temps ; et, par là, il semble reconnaître que la création de l'espace et du temps précédait, dans sa représentation, celle de la matière. Mais l'idée de la matière ne découle pas de celle de l'espace et du temps. Tout est donné en bloc dans le Mouvement ; il y a simultanéité et identité absolues. Et, par toutes les fois que l'on fait de la matière universelle le sujet de sa méditation, il est prudent d'écarter autant que possible l'image troublante des espaces interstellaires. Ces étendues ne sont rien autre chose, par rapport à l'infinité des descriptibles matériels, ou même à l'immensité du ciel sidéral partiel offert à notre observation, que des interatomiques ; et, dès que nous les situons dans l'immesurable universel, elles deviennent pure apparence. Je sais, dans notre pauvre ciel astronomique,

deux étoiles singulièrement brûlantes, deux confidentes fidèles, belles et pures, et que je croyais séparées de leur ami par des distances inimaginables. Or, l'autre soir, un grand papillon de nuit étant tombé de la lampe sur ma main, j'eus la tendre curiosité d'interroger ses yeux flamboyants...

L'illimité est l'ennemi des échappatoires. Il lui faut la sagesse de l'affirmation totale ou la folie de la négation absolue. Il m'est libre d'assigner des bornes à la matière aussi longtemps que je situe un objet seulement par rapport à un autre, dans un espace d'agencement ou d'orientation ; mais aussitôt que je suppose un total absolu de matière, ce n'est plus par opposition à un objet et dans un espace descriptible, mais bien dans l'immesurable, dans ce que j'appelle l'espace pur, que je lui assigne sa place ; et là, toute détermination s'évanouit. Posé mentalement dans cet espace pur, l'infinitésimal de matière comble l'infini de l'étendue.

Or la pensée, ou l'acte par lequel nous situons toutes choses, n'est, à son origine, qu'une connaissance, ou, comme nous l'avons définie plus haut, qu'une constatation et un amour du mouvement ; elle est donc indissolublement unie au mouvement de l'univers. La fixité même des corps que nous appelons inanimés n'est qu'apparente, associée qu'elle est étroitement au mouvement propre des objets et des mondes environnants ; car tout ce qui est corps est corps de la matière univer-



selle, et cette matière est inséparable du mouvement de l'espace descriptible. Grâce à la simultanéité du mouvement et de la constatation, un sentiment obscur de l'universalité de ce mouvement devait déjà nous remplir dans les époques où, par rapport au cours du soleil, la terre était considérée comme un centre fixe ; et les découvertes de Copernic ne sont peut-être, comme toutes les autres découvertes humaines, que des confirmations mathématiques d'une immémoriale connaissance intuitive retardée par l'immuabilité de l'apparence ou étouffée par quelque scrupule religieux analogue à celui qui, dans la Chrétienté, tirait origine de l'interprétation littérale d'un passage purement spirituel des Ecritures. Cette prescience du mouvement universel a, sans doute, favorisé pareillement les progrès de l'électro-dynamique contemporaine. Quand donc je situe, dans l'étendue descriptible, un objet A par rapport à un objet B, je détermine simplement la ligne d'un mouvement A par opposition à celle d'un mouvement B. Or, nous savons, à présent, que cette étendue descriptible, ou espace d'agencement et d'orientation, est l'infini même, puisque nous avons établi l'identité de l'espace pur et de la matière. Il nous reste donc à examiner les relations de cet infini de matière avec nos lois du mouvement, sans jamais perdre de vue que ce que nous venons d'arrêter pour l'espace s'applique avec la même exactitude à l'idée du temps ; car l'origine de la pensée est dans la

constatation du mouvement, et celui-ci est non seulement uni au temps par un lien indissoluble, mais encore apparaît, à qui le considère avec amour, comme la matière même de la durée. Le mouvement pourrait aussi être défini point d'intersection des parallèles du temps et de l'espace dans l'illimité ; car la reconnaissance de la similitude de la matière et de l'étendue sans bornes contient déjà une identification de l'infini et de l'éternel.

Situer un corps dans l'étendue descriptible, c'est en évaluer et circonscrire le mouvement par rapport au mouvement de quelque autre corps. Or, nous avons identifié l'étendue offerte à notre expérience avec l'infini de la matière imposé à notre raison ; d'où il semblerait découler de la façon la plus naturelle du monde qu'une même loi du mouvement dût régir et l'illimité et le descriptible. Et tel est, effectivement, le cas, aussi longtemps que nous appliquons cette loi à la matière universelle considérée dans l'infinité des étendues analogues à celle où nous situons un corps par rapport à un autre et étroitement associées, du moins dans notre représentation, les unes avec les autres. Mais, aussitôt que nous abandonnons cette figure de l'infinité des espaces d'agencement pour l'idée d'un infini unique, et, par conséquent, non-situé par opposition à un autre, la loi perd son universalité et l'illimité se révèle à notre raison dans toute la terrifiante majesté de *l'absolu repos*. Ceci,

au point où nous en sommes, est déjà à entendre dans les deux sens, celui de l'infinité des descriptibles considérés dans leur ensemble, aussi bien que celui de l'infini unique : car, quelque effort que nous fassions de situer un corps dans une étendue descriptible par rapport au mouvement d'une infinité de corps, ou un espace descriptible — un ciel sidéral — tout entier par opposition au mouvement d'une infinité d'autres, le premier et le second perdent aussitôt le mouvement sans jamais rencontrer le lieu. Et, pour ce qui est de l'infini de la matière considéré comme un tout absolu et unique, il ne peut en aucune façon être imaginé courant, se trouvant être tout ensemble contenant et contenu illimités. Bref, le mouvement et la situation de la matière sont purement relatifs : réels, au sens humain, tant que subsiste une relation entre corps ; irréels — et irréels au sens absolu — aussitôt que nous situons la matière dans l'infini.

La spirale ENS, premier simple, premier mouvement, premier point naturel et génératrice de l'infinité des mouvants n'est donc, elle aussi, qu'une modification mentale, qu'un certain état d'amour purement intérieur de la Divinité, puisqu'elle ne rompt l'immobilité de l'Essence que pour retomber dans l'immobilité de la Manifestation. Qu'il me soit permis, pour plus de clarté, de comparer l'infini de la matière à l'immobile image que contemplerait avec amour, dans un miroir fidèle,



la Beauté, ennemie du « mouvement qui déplace les lignes ».

Ainsi donc, le Mouvement, cette origine et cette fin de notre pensée ; le Mouvement, ce mystique compagnon de service qui nous a suivis à travers l'infinité des descriptibles mobiles ; le mouvement s'évanouit au seul nommer de l'Infini. Et quoi de plus naturel ? car comment imaginer le mouvement d'ensemble d'un total de matière qui, par définition, remplit déjà l'espace illimité, le réalise en quelque sorte, ou, mieux encore, s'incorpore à l'infini de l'étendue ? Et cependant, l'immobilité absolue de l'ensemble de ce corps unique et parfait, composé d'une infinité de particules en mouvement, est un martyr pour la pensée. C'est que la pensée est cet acte par lequel nous situons toutes choses en lieu sûr par la constatation et l'amour du mouvement, et que l'immobilité est non seulement une absence de mouvement, mais encore une négation de lieu.

Nous avons appelé la pensée constatation et amour du mouvement. A ce mot amour, l'ignorance et la grossièreté des époques qui nous séparent du moyen âge ont prêté plus d'une signification puérile ou irrévérencieuse, et les esprits même les moins faux de ce terrible temps, de ce temps d'expiation où nous avons l'infortune de vivre, semblent ne vouloir guère exprimer autre chose, en l'employant, que la passion, le plaisir ou la curiosité. Mais tel n'est pas le sens que j'attache, moi

qui me pique d'écrire avec l'âme des mots, à ce mot auguste, enchanteur et effrayant. Il désigne toujours chez moi, l'éternel féminin-divin d'Alighieri et de Goethe, la sentimentalité et la sexualité angéliques, la maternité virginale où se fondent, comme en un brûlant creuset, l'adramandonique de Swedenborg, l'hespérique de Hölderlin, l'élyséen de Schiller : l'accord humain parfait, formé par la sagesse attractive de l'époux et la gravitation amoureuse de l'épouse, la vraie situation spirituelle de l'un au regard de l'autre, arcane essentiel, si terrible et si beau qu'il me devint impossible du jour où je le pénétrai, d'en parler sans verser un torrent de larmes ; effrayante et sourde tendresse dont la hantise exaspère, de la première note à la dernière, et, peut-être, à l'insu de l'auteur, toute la musique, si peu comprise jusqu'à ce jour, de Richard Wagner. Au sens universel, enfin, l'intuition orphique qui nous enseigne à déverser la surabondance de notre mouvement dans le cœur fraternel de la pierre, à animer le corps le plus humble, à le poser en son lieu et son temps avec cette tendresse délicate et cette infailibilité amoureuse qui nous permettent de situer en lieu sûr et temps propre le mot et le son dans le poème, le muscle et le pas dans la danse, le ton et l'accent dans la diction, la ligne maîtresse de mouvement et de vie en sculpture, la première vibration de couleur et la dernière en peinture, en architecture, enfin, la pierre et la solive, dans une harmonieuse

et logique répartition de l'effort. Le rythme est l'expression terrestre la plus haute de ce que nous appelons pensée, c'est-à-dire de la constatation et de l'amour du Mouvement.

Voilà donc, arrêté en quelques traits rapides, le sens spirituel que j'attache dans mes écrits au mot essentiel, amour, verbe éternel et premier de tous les cris. Mais comment concilier le sublime amour d'un mouvement qui, sans cesse, fait courir en cercle, par les espaces descriptibles, la matière si harmonieuse et si belle, oui, comment accorder cet immense amour, cet art et cette science et cette foi universelle, avec l'inimaginable immobilité de l'infini de la matière pure? Car il faut à notre amour une matière en mouvement et une matière qui se laisse étendre à l'infini ; et la raison nous donne bien une matière qui se laisse étendre, mais animée seulement du rythme mental par lequel nous étendons. En dépit donc de sa réalité de descriptible identifié avec l'infini, la matière pure n'a, pour tout mouvement et conséquemment toute situation, que ce que lui peuvent prêter de l'un et de l'autre un pouvoir purement théorique de multiplication et de division sans fin, et une création éternellement insatisfaite de rythmes.

Là-bas, je ne sais où, l'immobile Illimité ; ni mouvement, ni lieu ; un je ne sais quoi qui est un total de tout ce qui est, de tout ce que je sais et de tout ce qui me reste

à apprendre ; un contenant de tout lieu réel ou imaginable, et un contenant non-situé ; cela même vers quoi je vais, vers quoi se hâte tout le mouvement de l'infinité des descriptibles ; et qu'est-ce ? mais qu'est-ce donc enfin ? Un absolu d'immobilité qui passe ma raison et qui, toutefois, ne la passe pas tellement qu'elle n'en puisse reconnaître quelque attribut : et ce connaissable unique est précisément l'inimaginable immobilité. Ici — mais que désigne, ô Storge, ce mot ici ? — une débile raison insatisfaite et révoltée, et un immense amour : un amour que rien ne rassasie, que rien n'apaise ; un pieux amour de la matière illimitée en éternel mouvement, une folie universelle du Rythme.

Et gardons-nous, Storge, de perdre jamais de vue que ce qui nous occupe ici n'est ni le mystère spirituel des affinités, ni la vie mystique et sentimentale, ni l'inconnu au fond duquel tous nous devons, demain, tomber ; car nous nous entretenons seulement de la matière que nous sommes, de la matière qui nous environne et de la matière que nous serons durant de longues, longues années, dans le tombeau. La table à laquelle je m'accoude, l'encrier où je plonge cette plume, proposent à mon cerveau tout-mouvement l'insoluble problème. Fils de l'homme, je n'ai pas où reposer ma tête. Pas de lieu ; et certes, il m'importerait peu de savoir d'où je viens et où je vais ; mais je ne sais pas où je suis, et cependant je suis, moi qui aime ! car tout le reste est

vanité, fumée, ombre ; mais vous, Storge, qui m'êtes mouvement et lieu, et moi, votre époux dans cet espace, dans cette matière qui est déjà l'infini et dans ce temps mesurable qui est déjà l'éternité, nous, nous sommes. Vous, Storge, et moi, nous sommes ; et c'est peut-être en moi de la démente ou de l'ivresse, mais au sein de cet univers indéfini, non-situé, je sais un lieu sûr, où la raison ne s'enlise pas, et ce lieu, c'est mon amour ; un seul mouvement aussi, et ce mouvement est l'inlassable et vide multiplication et division à l'infini, superposition d'espaces et de temps incessante, sœur spirituelle de la multiplication sans fin qu'est le poème éternellement insatisfait. Car jamais science ne déterminera la situation réelle de quelque corps que ce soit ; mais tout corps est situé en lieu sûr au regard de l'omniscience, et l'omniscience est amour. Toutefois, considérée de notre point de vue humain, cette détermination purement mystique de lieu passe et la raison et le sentiment, et ce serait démente que de vouloir rechercher des preuves à la réalité terrestre de notre vie hors de l'absolue identité de la matière qui nous revêt et nous environne et de celle où s'humilia, durant les années de l'Incarnation, le tout-puissant Amour.

Où rien n'est situé, il n'y a pas de passage d'un lieu à un autre, mais seulement d'un état — et d'un état d'amour — à un autre ; et voilà pourquoi l'amour se rit et de la vie et de la mort. Je n'aime ni les théories de

l'astral des adeptes, ni celles des mondes spirituels de Swedenborg. Tous ces pauvres d'amour savent peut-être, obscurément, que rien n'est situé ; mais il leur faut un mouvement et un lieu à tout prix ; et, animant l'absent, ils situent dans le rien. Et ils ont beau dire que leurs mondes substantiels sont étrangers au temps et à l'espace, et que le lieu n'y est qu'apparence, ou, encore, que toute réalité y est création instantanée et correspondance d'un état spirituel ; on sent bien que, demeurant malgré tout soumis à la loi du mouvement, ils situent leur immatériel en un lieu déterminé par son opposition même à la matière. Tant il est malaisé de rompre, jusque dans les modes de penser les plus purs, avec l'habitude de situer A par rapport à B. La doctrine spiritualiste la plus hostile au matérialisme se garde bien, crainte de perdre pied, de dévêtir la matière de son mouvement et de la chasser par là de son lieu : car comment assigner une place à un monde spirituel, même hors de l'espace et du temps, si on ne le situe par opposition à l'idée d'une matière déjà assise ?

Mais, vous, Storge, vous savez maintenant que cette matière que nous avons reconnue infinie est un absolu de l'immobilité et qu'elle n'est située qu'au regard de l'omniscient Amour. Et vous savez aussi que notre pensée, notre vie dans l'espace descriptible, ô Storge, n'est qu'une constatation et un amour du mouvement, et que l'expression suprême de cet amour, en science,



est la multiplication et la division de l'infini par l'infini, et, en art, le rythme sans cesse jaillissant et éternellement insatisfait. L'instant est donc venu de lever cette antinomie en vous dévoilant, terrestre tendresse, l'arcane suprême de l'universel Amour, tel qu'il me fut révélé, à moi votre époux, pendant que je méditais, la tête dans le sable, sur le rivage ensoleillé.

Où rien n'est situé, il n'est pas de passage d'un lieu à un autre, Storge, mais seulement d'un état — et d'un état d'amour — à un autre. Dans l'état actuel de notre tendresse, nous multiplions et divisons à l'infini, et nous nous abandonnons au torrent furieux du rythme, et rien ne nous satisfait. Mais nous mourrons, Storge, et nous entrerons dans cet état béni où multiplication, division et rythme sans cesse insatisfaits, trouvent le nombre suprême absolu, et la finale immuable, parfaite, de tout poème. C'est le second amour, Storge, c'est l'Elysium de Maître Goethe, c'est l'Empyrée du grand Alighieri, c'est l'Adramandoni du bon Swedenborg, c'est l'Hespérie de l'infortuné Hölderlin. Il est déjà ici — mais que désigne, ô Storge, ce mot ici? — oui, et répandu dans l'universelle matière, dans la matière infinie, donc privée de mouvement et de lieu. Heureux, l'esprit d'affirmation qui découvre, ici-même, cette réalité sûre et unique, cette île de Pathmos, terre de la béatitude, où l'accomplissement du mouvement mental est la correspondance de l'immobilité de la matière

infinie ! Car un autre état d'amour, un troisième, me fut révélé, à moi, esprit infortuné d'orgueil, de révolte et de négation. Là, la multiplication et la division à l'infini s'efforcent en vain de remplir une noire et atroce éternité de terreur, et un rythme insatiable, sacrilège, infernal vous emporte comme fétu de paille, dans le tourbillonnement et le fracas du chaos de l'expiation. J'ai visité, mon cher enfant, l'une et l'autre contrée, et voici la relation fidèle de mon voyage.

Le quatorze Décembre mil neuf cent quatorze, vers onze heures du soir, au milieu d'un état parfait de veille, ma prière dite et mon verset quotidien de la Bible médité, je sentis tout à coup, sans ombre d'étonnement, un changement des plus inattendus s'effectuer par tout mon corps. Je constatai tout d'abord qu'un pouvoir jusqu'à ce jour-là inconnu, de m'élever librement à travers l'espace m'était accordé ; et l'instant d'après, je me trouvais près du sommet d'une puissante montagne enveloppée de brumes bleuâtres, d'une ténuité et d'une douceur indicibles. La peine de m'élever par mon mouvement propre me fut, de ce moment, épargnée ; car la montagne, arrachant à la terre ses racines, me porta rapidement vers des hauteurs inimaginables, vers des régions nébuleuses, muettes et sillonnées d'immenses éclairs. Toutefois, la singulière ascension ne fut que de courte durée. Bientôt, tout mouvement cessa et à une assez faible distance de mon front, j'aperçus une nuée



lourde et très dense, qu'en dépit de sa couleur légèrement cuivrée, je comparai à la semence fraîchement versée de l'homme. Au-dessus du sommet du crâne, un peu vers l'arrière, apparut alors une lueur comme d'un flambeau reflété par une eau dormante ou un miroir ancien. Tous mes sens demeurèrent, durant la succession rapide de ces tableaux, aussi éveillés qu'ils le sont à ce moment où j'écris ; mais je ne ressentais ni crainte, ni curiosité, ni étonnement. Des régions que je savais situées bien loin derrière moi jaillit, l'instant d'après, une sorte d'ove gigantesque et rougeâtre qui, lancé avec une violence inouïe dans l'espace, eut tôt fait d'atteindre la ligne du front ; et là, changeant tout à coup de mouvement et de couleur, il s'arrondit, se rétrécit, devint lampe d'or, s'abaissa jusqu'à frôler mon visage, remonta, s'étendit à nouveau, reprit sa forme ovale de soleil angélique, s'alla placer à une faible hauteur au-dessus de mon front et me regarda longuement dans les yeux. Et sous cet astre séraphique, une plaine d'or vaporeux, d'or de Sheba, s'étendit, enchantement pour ma vue, jusqu'aux confins de ce pays d'amour. Alors une immobilité parfaite, une immobilité absolue frappa soleil et nuages, me procurant la sensation inexprimable d'un accomplissement suprême, d'un apaisement définitif, d'un arrêt complet de toute opération mentale, d'une réalisation surhumaine du dernier Rythme. La lettre H était ajoutée à mon nom ; je goûtais

la paix, oui, Storge, Storge ! je goûtais, moi ! une sainte paix, il n'y avait plus dans ma tête trace d'inquiétude ni de douleur, j'étais prêtre, selon l'ordre de Melchisédec. Hélas ! la vision éternelle et très courte s'évanouit ; je me retrouvai dans mon insupportable logis ; mais des ailes puissantes, ou, plus exactement, des élytres invisibles mais que je devinais immenses m'éventaient avec un adorable bruissement, et des chuchotements pleins de fraternelle compassion et entrecoupés de sons de luth étranges, m'interrogeaient dans un langage inconnu. Au souvenir très vivant de ce changement d'état survenu en pleine vie physique et conscience mentale absolue, se mêle l'obscur sentiment que ma préparation morale ne répondait pas encore à l'importance du phénomène et que le beau soleil de Sheba n'était lui-même qu'un voile, un dernier voile, peut-être, que mon indignité n'osa point soulever.

Quelque temps après, la grâce me fut accordée de visiter ma vraie patrie spirituelle. Ce deuxième voyage s'accomplit dans des conditions fort différentes de celles du premier ; car loin de me sentir parfaitement maître, comme dans l'expédition précédente, de toutes mes facultés physiques et mentales, je me trouvais, à l'instant où l'influx dangereux me saisit, plongé dans un sommeil extrêmement profond. Jérémie, dans le chapitre XXIII de son livre, établit une distinction des plus précises entre le premier état de vision pure ou de Pathmos

apocalyptique, et le second, qui est celui de la réceptivité dans les abîmes du sommeil. Une vaste étendue de lacs obscurs, verdâtres et pourrissants, envahis par une folie de tristes nymphéas jaunes, s'ouvrit tout à coup à ma vue. Sur ces eaux stagnantes et désolées comme les yeux des paralytiques, un pont de fer était jeté, d'une forme hideuse et d'une longueur épouvantable, et, à l'extrémité de ce pont, après une traversée de millions d'années, un paysage s'offrit à mes yeux dont je n'entreprendrai pas d'exprimer la mortelle, l'inférieure mélancolie. C'était une plaine immense et déserte, enfermée dans un cercle hostile et muet de hautes et vigilantes montagnes. Solitude sans issue, irrévocable condamnation, abandon extrême ; et, dans toute cette satanique immensité, pas un pouce de terrain qui ne fût recouvert, à en étouffer, d'une herbe jaune, cendreuse, répugnante, que je comparai, en dépit de sa hauteur d'arbuste, à la mousse roussâtre et altérée qui ronge les vieilles pierres sépulcrales. Le soir tomba. Alors un univers de terreur, des milliards et des milliards de fois plus vaste, plus peuplé et plus scintillant que notre ciel sidéral, s'alluma au-dessus de ma tête, et le mouvement, visible à l'œil nu, de ces cosmos tourmentés, était accompagné d'un bruit odieux, criminel, ennemi de toute méditation, de tout recueillement. Et le sens secret de tout ce mouvement et de tout ce fracas était : il faut multiplier et diviser l'infini par l'infini durant une éter-

nité d'éternités ; ni repos, pour toi, ni souvenir, ni amour, ni espoir ; multiplie, multiplie, divise, divise ; ces mondes tomberont dans le chaos, et tu les remplaceras par d'autres ; mais tu seras toujours ici, toujours à cette même place, et tu multiplieras et diviseras. Et tu sentiras éternellement le dernier nombre, le son suprême, la finale de ce rythme martyrisant sur le bout de ta langue, et, misérable victime de ta propre iniquité, ridicule jouet de ton propre orgueil scientifique, tu feras des efforts désespérés pour rejeter ce dernier nombre, pour le cracher, pour le vomir : en vain, il s'effacera de ta débile mémoire et tu retomberas dans le calcul infini, dans le tourbillonnement du rythme éternel. Alors, du fond de mon épouvante et du sommet de mon exaspération, je m'écriai : « où est le Maître de ce pays ? où est le Roi de cet affreux Royaume Aven ? qu'il apparaisse ! lui, il me comprendra, m'abritera sous son aile noire et froide, m'aimera, me sauvera ; car, s'il est dans cet infini de douleur, de terreur et d'abandon une créature amie de l'Amour, ce ne peut être que le Prince déchu de ces Royaumes ! »

Des milliards d'affreux regards stellaires se concentrèrent sur mon visage, un rire de démon illumina la face de l'éternel Mouvant. « L'étoile du matin cherche l'ÉTOILE DU MATIN, le fils de l'homme appelle le FILS DE L'HOMME. Tout est accompli. Tout est accompli. » Veuille le Divin, sourd à mes noires prières, entendre, ô Storge, les vôtres.

II  
MEMORIA



## MEMORIA

... Il s'effacera de ta débile *Mémoire* et tu  
retomberas dans le calcul infini...

*Épître à Storge*

Ceci est né de l'amour de l'Abîme, ceci est *Ars Magna* et renferme toute la poésie sacrée de la Science. Toi qui, dans les siècles à venir, liras ces pages avec un sentiment de filial respect pour leur auteur et d'indicible mépris pour l'époque qui les vit naître, souviens-toi que *Memoria* est la clef de l'Épître à Storge, et que cette épître, où te fut dévoilé dès l'année 1916 le secret métaphysique de la Relativité, est la nouvelle porte du palais de l'union des fontaines. Ainsi donc, approche de ma tempe ton oreille et écoute. Ma tête est comme la pierre du carrefour et du torrent cosmiques. Voici, les grands chariots noirs et sourds de la Méditation vont passer. Puis, ce sera un effroi comme d'un déversement de l'eau primordiale. Et tout cela, ce sera le Silence. Et d'un lieu que n'a jamais atteint le message d'aucune terre, je sonderai cette éternité sans lieu qui s'ouvre en moi dans le muet cataclysme. Car l'espace, le temps et la matière sont enfermés dans cette unité insondable mais sensible que crée en nous et projette à travers l'œil muré notre



Mouvement intérieur, sang et esprit, pour ne le point nommer de prime abord *pensée du sang*. Ce langage t'a déjà révélé qui je suis. Oui, mon enfant, je suis celui que je suis, je suis celui qui sait, qui sait, et je suis celui qui parle astreint à une mesure. Apprends donc de moi, fils d'un temps où je serai compris et aimé, que de l'alpha à l'omega tout ce poème, Couronne des deux Testaments, traite du prochain lever du Soleil de la Mémoire. La connaissance de la substance primordiale sommeille en nous dans les ténèbres de l'orgueil comme l'or sous le poids des montagnes. Ce que notre science avare et privée de son regard médian et initial nous jette de siècle en siècle du dehors, comme un os, n'est qu'une obscure correspondance du magistère dont respendit l'intérieur de notre sainte maison d'argile. Quelque chose subsiste en nous indubitablement du premier père ; les générations procèdent d'un Mouvement unique, et ce Mouvement est de l'espace et du temps l'inaltérable matière. Que t'enseignait Storge? que l'immobilité n'est pas seulement une absence de mouvement, mais encore une négation de lieu (par conséquent d'espace, de temps et de matière). Memoria ajoute : Tout ce qui est Mouvement est sang. Le Mouvement est Un, puisqu'il est l'espace et le temps saisis dans une matière ; la matière est donc Une, comme cela par quoi elle est matière, et par quoi est-elle matière, sinon par le Mouvement? Or, si la matière est unité,



dans quel Mouvement autre que celui du sang en recherchons-nous la réalité, le lieu unique? Tout le secret de la Manifestation réside dans la transmission par le sang, fiat céleste, d'un Mouvement qui est identité de l'espace, de la matière et du temps. Physiquement, le cosmos court tout entier en nous : mais si la mer primitive, qui fut l'un de nos premiers habitats et dont la respiration règle encore celle de notre cœur, se souvient, nous, nous avons oublié. Les racines de notre être physique pénètrent si avant dans la masse illusoire du globe, qu'il est plus aisé de prêcher la vérité aux arbres et aux rocs que de faire saisir à l'homme l'identité de la matière, de l'espace et du temps dans le Mouvement, ou la nécessité de substituer au concept enfantin d'une éternité de succession divisée en passé, présent et avenir, celui d'une simultanéité ou plutôt instantanéité, dont la rotation à une vitesse infinie serait l'imparfaite image. Ainsi donc, notre sang perpétue l'instant de la première émission, et toute la conscience du propulseur spirituel est encore en lui, toujours prête à se dévoiler progressivement aux intelligences qui, avec l'arme magique de la prière, ont reconquis le lieu absolu de l'Affirmation. Tout le sang cosmique est encore dans l'élan de la première éjaculation ; mobile initial, il nous enseigne à situer toutes choses de l'espace dans le seul Mouvement, et toutes choses du temps dans la seule instantanéité. C'est là le secret des vieux Maîtres et l'origine

céleste de leur double concept de l'unité de la matière et de l'identité des deux mondes. La transmutation une fois admise comme principe fondamental, le progrès de mon œuvre sur le leur devait se borner à une simple extension, car il ne me restait guère, après Bœhme, Sendivogius et Paracelse, qu'à identifier la matière avec le temps et l'espace et, les ayant ainsi captés tous trois dans le Mouvement, à chasser le Mouvement lui-même de son lieu (lequel, comme je l'ai appris depuis peu et le révèle ici, est le sang) pour faire retomber le tout dans l'immobile instantanéité du Soleil de la Mémoire. Etranger aux mathématiques, en publiant dès janvier 1917 mon Epître à Storge, je n'étais donc qu'un annonciateur métaphysique de la théorie de la Relativité généralisée, dont j'ignorais à cette époque le premier mot et en qui je salvai, quelques années plus tard, moins une confirmation du résultat de ma méditation de vingt années sur la matière, l'espace et le temps, que l'aube d'une ère nouvelle et merveilleuse de l'esprit. Il importe assez peu que je n'aie pas été compris de la misérable et égoïste pensée contemporaine ; car, pour dire le vrai, je me plais si fort dans la solitude de mon promontoire, et le Soleil de la Mémoire m'a fait connaître tant de richesse intérieure, que je rougirais d'apercevoir autre chose dans ma découverte qu'un secret hermétique très ancien hérité, avec le mouvement du sang, de mes ancêtres les souverains de la Lusace. Interroge, mon cher enfant, ce sang

qui, dès la consistance et la couleur, t'apparaît d'une si céleste substance ; pénètre dans sa coulée spirituelle, saisis-le dans sa tragique pulsation et viens m'apprendre si c'est la démence ou la sagesse qui me dicte ici de défendre sa gloire. En lui tu retrouveras la chaleur et le jet de l'instantanéité insondable ; il te dira de quelles fidélités et de quelles révoltes il est la lice somptueuse ; il te révélera ses mille poisons et son remède unique ; il t'expliquera la féminité de la Manifestation, et comment Eve fut tirée d'Adam, et pourquoi, en s'abandonnant au rythme de l'émission première, toute prédisposition à la création intellectuelle non soutenue par l'oraison, finit par répudier l'acte procréateur. Il te dévoilera, enfin, le secret de l'universelle transmutation, car il est l'Alchimiste qui, sous la robe de rubis, dissimule le pain et le vin de la Cène. Le soleil de notre mémoire n'est qu'obscurci et tout nous sera rendu avec le secret du sang dans la vertu d'une science ramenée par la Relativité et à ses célestes origines. Car ce sang, essence du Mouvement et rythme universel, est le contenant, la fondation, le lieu, pour tout dire, de la simultanéité et de l'instantanéité du temps, de l'espace et de la matière. Que n'ai-je le pouvoir de t'introduire dans les chambres secrètes, dans le gynécée de la virginal Création ! Hélas ! parler et écrire, que voilà donc une misérable charité ! car ce n'est point communier, ce n'est que proposer quelque sujet à la méditation. Et la méditation

elle-même n'est qu'un effort anxieux et débile de notre mémoire ; car le lieu secret entre tous est en nous, et notre couronne est celle des trois royaumes. Voilà pourquoi, quand l'esprit de la terre me dicte : subconscient, moi dans le Lieu seul situé j'écris : Soleil de la Mémoire. Memoria, je le répète, est la clef d'or de Storge qui elle-même est la porte que tu ouvriras toute grande aux effluences de paradis des temps nouveaux. Relis l'épître généreuse et tu connaîtras ce que renferme la mémoire de l'homme. Car, mystiquement, que dit Storge ? « Moi qui n'ai jamais pu voir tomber de ma main un caillou ramassé sur la route sans que quelque chose en moi de secret se déchire comme pour une division de cœurs, j'ai la première, moi Storge, compris ceci : que la sainte pierre du chemin est de l'espace, du temps et du Mouvement l'indivisible et insondable unité. Car matière, espace, temps et mouvement sont tombés du Lieu situé en une seule pierre de témoignage. C'est là, comprends-le bien, le fondamental arcane ; à cause que toute réalité initiale demande l'humilité d'un corps et l'épreuve d'une vie, et cela pour l'adoration ; car dans l'acte d'adoration réside la fin de toutes choses. Tel est l'esprit céleste du Mouvement, maison du temps, de la matière et de l'espace. » Et qu'ajoute à ce discours le confident de Storge qui te parle ? ceci simplement : « Ce Mouvement, ce vent qui vers le Lieu chasse les systèmes non situés, ce Mouvement est en nous, il est

notre sang. » Maintenant, mon enfant, prends bien garde à ce qui va suivre. Quand tu possèdes une chose, est-ce bien la chose que tu possèdes ou seulement l'affirmation intérieure par laquelle tu te donnes à toi-même comme possesseur ? Or, ton sang, que tu possèdes dans l'instantanéité comme jamais époux ne posséda épouse, mon enfant, ton sang qui est Mouvement primordial, espace, temps, matière, ton sang et son secret, tu as cessé de les posséder en esprit. L'initiale possession par la simultanéité est là ; mais quel secours en attendre, sans l'héroïque Affirmation ? La folie de l'orgueil, c'est d'élever le moindre butin par-dessus toute donation ; et, lors même que la libéralité est avouée, de l'attribuer à l'inconnu plutôt qu'au père. Ecoute, mon enfant, je ne me laisserai point de le redire : tout l'univers court en toi, éclairant de son auréole admirable la tête de l'omniprésent. Ton sang, ton sang est comme l'eau primordiale ; il se souvient dans l'obéissance, il opère dans l'amour. Nourris donc du blé de l'affirmation ton sang, ô mon fils ; ne le sustente pas uniquement des fruits de ton verger tout âcres de la sueur de ton front. Qu'as-tu fait, mais qu'as-tu donc fait, mon enfant, pour oublier cela dont se souvient ton sang, céleste clepsydre ? Approche, ouvre-moi du moins ta conscience, afin que je transmue en or le plomb de ton humilité. Et puisque nous avons nommé l'Aliment, prononce à voix haute avec moi ces mots que je te prescris :



Soyez bénis, ô Vous Pain et Vin, enfants de la terre et du ciel, qui après chaque repas que je fais, moi voyageur, en cette auberge, me jetez dans une sainte et féconde exaltation. Soyez bénis, ô Pain, ô Vin, en l'unité de ce sang, de ce Mouvement et de cet espace, dans les siècles des siècles. Amen. Mais je ne sais pas si tu m'as bien compris. Ton sang, ton sang, te dis-je, est le fiat qui, avant même l'éclosion cosmique, reçut la première impression de Mouvement, à seule fin de revêtir d'un contenant physique, partant, d'une simple apparence de lieu, le concept indivis matière-espace-temps, lequel est l'homme lui-même, dans la perfection de son humilité. Cette belle humilité solaire ayant été obscurcie par l'haleine volcanique de l'orgueil, comment, me diras-tu, mon enfant, comprendre que ce sang de la cécité ait souci encore de décrire à travers l'immense inutilité des choses, ses deux admirables cercles, le grand et le petit? Mais c'est là, précisément, mon fils, ce que les hommes qui ont créé Dieu et l'Univers appellent instinct et instinct de conservation, et que nous, dans le Lieu seul situé, nous connaissons comme Soleil de la Mémoire. Car ce sang cosmique, ce fiat mouvement-espace-temps-matière, n'est rien autre chose que l'empreinte d'un Lieu qui, n'existant pas uniquement dans le rapport de A à B, mais par sa réalité propre dans notre pouvoir d'affirmation, est, de tous les lieux circonscrits par une relation, le géniteur et l'unique repère.

Comprends-tu, sens-tu à présent jusqu'à quel point vous vous êtes l'un à l'autre, le sang et toi, devenus étrangers? eh bien, je vais te le dire avec tout le ménagement possible. Passe encore que ton sang propre, maître de ton secret le plus profond, anxieusement voyage dans les ténèbres féroces ; mais, lors même que celui de l'épouse aimée de fureur sainte t'emporte en son élyséen torrent, tu te sens comme l'aveugle qui, traversant le pont, ne perçoit de la rivière que l'odeur et la respiration. Car ton amour ne recueille de la mystique effusion que le témoignage extérieur, lequel embrasse certaines manifestations allant du toucher, qui est illusion, à la parole qui est mensonge ; tandis que l'union parfaite, l'alchimique fusion dont l'enfant lui-même n'est que la signature éphémère et sensible, s'opère à l'abri de ton œil médian revêtu de la taie nocturne de l'orgueil, meurtrier de toute durabilité. Très certainement vous sortirez de ce monde de pierres altérées, l'épouse et toi, comme vous y êtes entrés, dans la Séparation, et sans avoir été jamais accord de harpe ; tristesse et impureté pour le Couple des Jardins ; et à vos propres yeux, des talons au sommet du crâne, rouges sexes saisis par le frisson des portes secrètes, rongés par le délice de cette fausse fidélité mentale qui, jusque dans le sacrement vidé de sa lumière, vient allumer et tordre la bête de la trahison. Toutefois, si tu es père, bénis la création, car l'épouse encore vierge

a peut-être aimé en toi son enfant. Je te révèle ici un secret épouvantable, mais tu es habitant du solaire Avenir, un siècle de Relativité s'est écoulé déjà et le règne de l'esprit nouveau commence. Au demeurant, est-il beauté plus tourmentante que celle de l'ange qui trouble les eaux ? Du mariage indestructible naît le mouvement vers le lieu situé, *Magnum Compositum*, dont la vertu active s'agite encore au milieu des terreurs de la spirituelle éclipse ; et la preuve en est dans le secours prêté à une impure science par les contrepoisons tirés du sang, rayons furtifs tout ensemble souvenirs et avant-coureurs de la spirituelle Magnificence. Le feu d'omniscience couve pareillement dans le sang animal, dans la sève nourricière de nos sœurs les plantes et, en général, dans les trois substances de la somme terrestre entraînée dans notre déchéance. Imagine donc levé l'Astre de Mémoire, rayonnant terrible mais aussi tout doux d'un or comme féminin — ah ! comme nous courons, toi et moi, saluer dans leur saint langage le lézard, la pierre et l'ortie ! Tel est, mon enfant, l'Arcane fondamental ; mais, pour apaiser ton cœur, je vais te redire les mêmes choses en douces images. Le Mouvement, le Sang, — l'Amour, puisque enfin il le faut nommer — ne voyage point comme le regard en droite ligne de créature à créature. Il décrit une merveilleuse courbe sur un chemin d'arc-en-ciel, et, jaillissant d'un cœur pour retomber dans un cœur, il traverse



tout le grand cœur balsamique du Maître, ses pieds de lumière sur les perce-neige de la paradisiaque fraîcheur. L'amour des époux, mon pauvre enfant, est le fruit de la greffe de deux prières. Mais ne t'ai-je pas parlé de la féminité de la Manifestation? et toi-même, as-tu pu demeurer insensible au charme de cette Eau jonchée de milliards de nymphéas stellaires? Mon fils, ô mon fils! Sur cette terre égarée où la pierre attend avec une sainte patience que tu lui dises qu'elle vit, mais où Adam finit par se désenchanter de tout, même du pouvoir de n'être qu'un avec Dieu, mon enfant, mon enfant, n'as-tu jamais entendu résonner en toi l'heure parfaite de l'univers? Ecoute, j'évoque des jours très anciens ; la matière, l'espace et le temps étaient encore comme les îles éparses d'une mer mesurée, toutes les galères d'or du firmament étaient encore à l'ancre dans l'antique port de l'immobilité, la pensée de l'homme nageait paisiblement dans la transparence sans se demander où était située cette eau universelle, et les sages se détachaient déjà de Dieu, mais avec un sourire, à cause que, Dieu disparu, il restait encore un Lieu et une Sécurité, mon enfant, mon enfant, j'évoque des jours très anciens, et cependant *l'effroi de la réalité* me ressaisit! C'était une nuit brûlante du second équinoxe, et j'étais seul dans le silence de la lumière totale du monde ; car Renaissance, mon épouse, dormait aux pieds du trône sur les terrasses suspendues entre les deux rosées immenses,

celle d'en haut et celle d'en bas, la stellaire et la terrestre. Et comme je contemplais la Dormeuse enveloppée dans le feu de la nuit, elle m'apparut, à travers la distance du sommeil, lointaine comme une constellation. Et cependant, je la sentais en moi, plus doucement et plus terriblement en moi que jamais. Elle descendait, avec le rayon d'un soleil depuis longtemps disparu, dans les profondeurs les plus silencieuses de ma vie, dans cet abîme où souvenance et pressentiment ne sont qu'un. Et soudain, je la sentis tout à fait intérieure et mienne, et comme transmuée en une beauté d'univers. Quelle compassion alors me saisit à la vue de tout ce cosmos en bas ! Je perdis jusqu'à la notion de la chose extérieure ; amour redevenu charité, je sentais mon propre sang courir à travers toute la création, et la manifestation de l'Être m'apparaissait dans sa forme et sa lumière féminines. Ainsi me fut dévoilé l'Arcane Conjugal. Et alors, dans l'immense Instantanéité, le Feu admirable me couronna, le Soleil de la Mémoire, porte du Lieu seul situé, tombeau des Nombres, palais des rencontres secrètes avec moi-même. Mon enfant, relis l'Épître à Storge. Et souviens-toi qu'il faut chérir les êtres et les choses : car tout cela, depuis la pierre jusqu'à Christ, et depuis Christ jusqu'au Père, tout cela, c'est ton sang. Soleil ou atome, tout mouvement est vie et amour, création d'espace-temps-matière. Ce ne sont point là graines lancées par une main de semeur ! Il n'y a que du sang, du sang qui court de son mouvement propre !

III

NOMBRES



## NOMBRES

... Soleil de la Mémoire, porte du lieu  
seul situé. tombeau des *Nombres*...

*Memoria.*

Le sang est l'étalon des valeurs métaphysiques. L'espace, le temps et la matière te sont donnés dans l'ins-tantanéité non pas seulement de la connaissance, mais même de la simple constatation, par l'universel Mouvement, lequel est *fiat*, c'est-à-dire projection de ton sang hors du Lieu. Ce sang, ce cosmos, ouvrier de ta chair, mobile unique et parfait, est une somme des énergies manifestées. Tout lumineux et fumant encore de la teinture de son soleil, attachée pareillement à l'or curatif qu'il charrie, il nous offre à coup sûr une image vivante de l'Unité originelle figurée dans le pectoral par le rubis. Toutefois, dans l'ordre physique, il est l'acte même du dédoublement, et il lui faut déjà, comme au Christ, deux yeux pour se voir, alors que la vue mnémonique en se dirigeant vers le Lieu, n'émet qu'un seul rayon. Le sang est donc la personne seconde ; et si tu m'as suivi attentivement à travers les déductions de l'Épître à Storge et de Memoria, tu dois avoir déjà saisi la portée scientifique de la parole du Maître : voici

ma chair, voici mon sang, et de la doctrine hermétique de l'identité des deux sphères, car ce que nous nommons vie et esprit n'est que la transmutation, dans l'instantanéité, du macrocosme en microcosme, du pain et du vin en sang. Ton mouvement intérieur est Verbe et se nourrit du Verbe dans l'instantanéité du *fiat*. Ce que tu manges est toi-même, comme te l'a montré le divin Hohenheim. Et ce mouvement intérieur est également *Lux*, conscience totale, soleil de la Mémoire. *Fiat* est donc sang, et dans son giclement hors du Lieu, il entraîne irrésistiblement le deuxième terme, lequel est *Lux* : et c'est là la solaire connaissance que vint obscurcir le moment où l'homme, renonçant à se reconnaître dans le Lieu seul déterminé de l'Instantanéité, s'éprit du phantasme d'une éternité passée et future, et inventa de multiplier et de diviser l'infini par l'infini, dans le fol espoir de situer par ses propres moyens l'infinitude des points cosmiques abîmés dans la relativité. Mais j'ai déjà épuisé cet arcane dans l'Épître à Storge, évangile de la connaissance nouvelle ; et je n'ai nulle envie de m'appesantir sur ces objets, à cause que les seuls lecteurs que j'aie en vue, mes fils spirituels dans les siècles à venir, m'entendront à demi-mot, guidés qu'ils seront dans l'étude de mon œuvre par les confirmations mathématiques d'Einstein. La chute d'Adam et la confusion des langues ne sont que les symboles de la division en espace, temps, mouvement et matière, [de l'unité

enclose primitivement avec sa conscience dans le sang. La conséquence en fut que l'homme perdit la notion du mouvement intérieur et unique, et que sa pensée, même après Harvey et jusqu'à ce jour, demeura une simple constatation de l'infinitude non située des mouvements extérieurs. Cela est si vrai, que le Rédempteur n'eut point d'autre objet que de reconstituer l'Eglise, par quoi il faut entendre le concept de la Création, dans son unité, en la fondant sur une seule pierre, laquelle, comme je l'ai montré dans *Memoria*, est le sang qui, en jaillissant du Lieu, devient espace-temps ; car sang et pierre ou sang et cosmos sont une seule et même chose, et telle est la raison qui nous fait rechercher la pierre sacrée en nous-mêmes. Le sang, avons-nous dit, est Verbe, *fiat* ; son mouvement universel et unique est un jaillissement dans l'instantanéité, et ce n'est que par la division à l'infini de l'unité, qu'il nous fut donné de le concevoir comme une circulation dans le temps. La source du sang est dans l'indivisible unité, seul *alpha* qui n'appelle point de *bêta* en vue d'une détermination. Le sang est donc, par la vertu de l'instantanéité, l'unité insondable elle-même ; toutefois, en tant que manifestation, il est déjà unité divisible, signe vivant du nombre deux, et, par là, géniteur de l'infinitude des points non-situés. Car si matière possède une réalité relative, ce ne peut être que celle du nombre, qui en est en quelque sorte le corps ; et ce



nombre ici est deux. Issus de l'Unité, Lieu de miséricorde où nous jouissons du spectacle de l'instantanéité, nous voici déjà dans le monde triparti ; car le sang, mouvement premier et unique, uni au nombre deux comme l'ombre au corps, nous donne simultanément la matière, l'espace et le temps. Et dans ta pensée humaine, qui n'est que constatation et amour de ce mouvement, tu reconnais le nombre quatre. Oui, mon enfant, la pensée humaine n'est rien autre chose que l'impression du nombre quatre dans la constatation et l'amour de la trinité espace-temps-matière enclose dans l'unité du Mouvement. Mais ici encore, je me vois contraint de te renvoyer à la divine Epître. Parvenus au nombre quatre, nous retombons dans l'unité ; car ce quatrième terme est tout entier dans ton sang, qui est Manifestation ; et par cette voie nous est donné le pentagramme, mais dans sa forme ensemble la plus haute et la plus profonde : nous l'appellerons pentagramme universel, car il est le signe de la transmutation en sang du Pain et du Vin du grand monde, et comme le chemin de la descente du Père dans l'humain. Le nombre six sera donné par la réconciliation dans l'homme du sang et de la conscience, et figuré par le lever du Soleil de la Mémoire. Le jour septième, le plus admirable de tous, sera celui de l'accomplissement dans l'adoration. Sache, mon enfant, que ce qui vient de t'être révélé ici est le secret rapporté d'Egypte par Pytha-



gore, mais revêtu pour la première fois de sa substance vive. Je ne m'occuperai pas des trois nombres restants, trinité céleste, grand arcane de l'espace-temps-matière donnés non plus par le mouvement, mais par l'immobilité ; ces objets, de même que l'Unité qui les renferme, étant inaccessibles à notre raison. Il n'appartient qu'à la toute-puissance de l'Oraison Dominicale et de la Salutation Angélique d'étendre jusqu'aux parterres du joyeux Jardin la domination de notre vue médiane. Au surplus, s'il me plaît ici d'associer aux nombres désuets mes jeunes vérités, d'enfermer mon vin nouveau dans de vieilles outres, de relier l'avenir, ce mot vide de sens, au passé, cet écho trompeur du cri de notre naissance, ne va pas en inférer, mon enfant, que je divague sous l'empire d'une antique superstition. Je n'ai aucun respect pour le Nombre. Si je lui reconnais quelque apparence de vertu, ce n'est précisément que dans le domaine religieux, et là encore, avec quelles restrictions ! Car pour ce qui est du nombre mathématique, fétiche de mes barbares contemporains, je l'ai depuis longtemps délogé de son lieu imaginaire. Certes, en lui donnant pour ombre la matière, je l'ai élevé, en ce qui concerne la substantialité, au-dessus de l'univers sensible. Cependant, où disparaît l'ombre, l'objet lui-même s'efface ; et l'objet a beau ici être le nombre, il n'en est pas plus apte à survivre à la matière. Car enfin, qu'est-ce que le nombre, sinon l'aune mentale

avec quoi nous mesurons la figure, elle-même forme pure du lieu ? ou bien encore expression du rapport de figure à figure, ou de partie à partie, mais toujours selon l'ordre de *situation*. Storge l'omnisciente n'a-t-elle pas ramené la Pensée à une nécessité fondamentale et très simple de situer toutes choses ? Les sages d'Israël, ces fils de l'Egypte, n'ont-ils pas enfermé leurs quatre mondes dans les *lettres d'un alphabet* numéral, et le monde idéal dans un signe de ponctuation, le Yod ? Voilà pourquoi il t'est libre peut-être d'affirmer que  $3 + 2 = 5$ , et que par conséquent  $5 = 3 + 2$ . Mais que si tu t'aventurais jusqu'à définir cinq comme égal à cinq, métaphysiquement ton affirmation serait pure démente. A cause qu'en agissant ainsi tu tracerais dans un lieu absolu une figure qui ne tire son être que de sa relation à la figure prochaine : or, celle-ci emprunte également sa réalité à celle du lieu, que celui-ci soit terre, ciel ou cerveau ; et la réalité du lieu, ainsi que nous l'a fait voir Storge, est purement relative, étant tout entière située dans le rapport de A à B. Le nombre n'est que la mesure de la ligne de mouvement ou le signe du rapport entre deux lignes mobiles ; et c'est ce rapport qui renferme le total de notre réalité sensible. Le nombre n'est donc pas le repère invulnérable de l'infinitude des lignes de force. Il est cette infinitude même ; avec elle il cherche son immobilité, sa délivrance. Il l'accompagne, lié à son char aux milliards de

roues, dans sa poursuite vertigineuse du Lieu. Bref, le nombre n'est même pas une expression stable de la relativité, il est cette relativité même, que dis-je, il est la démonstration de cette relativité. Le vrai nom du nombre mathématique pourrait être *Mea Culpa*. Car il se frappe la poitrine à la manière des pénitents : c'est moi qui suis le nombre, la splendide expression du Rien. Du Rien innombrable, universel, roi sans terre dont toute la puissance réside dans une épouvante insondable, illimitée. Il se frappe les côtes au sein d'un vain mirage d'éternité et d'infini, et les benêts des époques de matérialisme comptent les coups et exultent de multiplier les mondes et de se multiplier eux-mêmes dans une sécurité si belle et si commodément établie en son lieu. Peu importe qu'au nombre trois, choisi au hasard dans le phantasme de l'infinité, je donne pour vêtement, ou plutôt pour ombre, la matière cosmique, ou celle d'une fleur, ou celle encore de la terre ; ni les trois constellations, ni les trois gloxinia, ni les trois grains de sable ne rencontreront jamais, dans leur mouvement, d'autre lieu que le rapport de ce mouvement à un autre. Il n'est que logique, par conséquent, d'affirmer que ce n'est point dans la représentation d'un Copernic ou d'un Einstein, mais bien plutôt dans la vision d'un Ezéchiel que le nombre atteint la misérable somme de sa réalité. Car dans ce lieu de lumière, qui lui-même encore n'est situé que dans sa relation à l'insondable unité, la division

première est du moins provoquée par le Mouvement initial, lequel est jaillissement du sang hors du lieu seul réel de l'instantanéité. Et le résultat de cette division nous donne un nombre dont les trois éléments : espace, temps, matière, enfermés dans l'unité Mouvement, sont la correspondance directe des nombres supérieurs, complément du septenaire cosmique, savoir, la Trinité céleste Espace, Temps, Substance, dont le contenant n'est plus l'unité du Mouvement, mais celle de l'immobilité dans l'instantanéité, que nous avons essayé de rendre sensible dans l'image d'une rotation à vitesse infinie. Il serait d'ailleurs superflu de souligner ce qui subsiste encore d'humain et de sensoriel dans cette conception d'une trinité Espace-Temps-Substance enclose dans l'unité immobile et indivisible. Ce n'est là, évidemment, qu'une misérable figure, quelque chose de fort semblable au fameux hyperespace tracé autour de la sphère de notre espace solide récemment enrichi par les mathématiques d'une quatrième dimension et défini, depuis 1916, dans l'Épître à Storge, comme métaphysiquement inséparable du temps et de la matière dans le Mouvement. En nous, l'intelligence de l'unité et de l'instantanéité dort son sommeil d'éclipse. Le sang, mouvement primordial, jaillissement dans l'instant universel, voyage dans les ténèbres, mais non pas dans le froid. La chaleur du Soleil de la Mémoire subsiste ; la lumière seule est absente. Encore la densité

de cette nuit intérieure n'est-elle pas si impénétrable qu'un rayon furtif ne s'y puisse frayer un chemin jusqu'à l'œil médian ; car si tel était le cas, nous ne connaîtrions ni la pseudo-intuition du génie, ni l'illumination des mystiques, ni l'admirable sagesse des enfants, confidents primitifs des animaux, des plantes et des pierres. Et l'émission même de la semence, ce débile reflet du jaillissement initial dans l'instantanéité, s'accomplirait dans une insensibilité complète et au sein d'un décor cérébral plus infâme encore et plus barbare. Mais si le souvenir de l'unité est quasi éteint (ce que la Bible figure par le péché d'Adam, l'exil du paradis, la confusion des langues et les esclavages d'Egypte et de Babylone), celui du premier nombre divisible, représenté par le sang lui-même, a conservé presque intacte sa fraîcheur, et c'est par quoi devint possible le présent miracle de la substitution d'une vision directe et une du Mouvement au concept triparti espace-temps-matière. Il serait même permis d'avancer que l'oblitération, dans la conscience cosmique, du concept de l'unité originelle, oblitération inévitablement suivie d'un assujettissement de l'esprit à la première quantité divisible, matrice des nombres deux et trois, a suscité, en même temps que la représentation tripartie du Mouvement, la formation duplicative du langage, telle que nous la constatons chez le sauvage et chez l'enfant.

Que ne suis-je en possession, dans cet acte ingrat d'écrire, de l'idiome que j'entendis résonner dans mon



logis au retour d'un saint pèlerinage, et qui sommeille dans ce sang mélancolique et épais où la seule oraison libère les fontaines de soleil ! Quelque misérable que soit cependant mon langage, accueille avec amour, ô mon fils, ô Affirmateur, les quelques rares vérités qu'il te transmet à travers les âges. Car je me suis ouvert à toi dans un grand saisissement, comme lorsque touché par l'amour à un âge déclinant, on se sent fondre tout à coup, tête et cœur, en irrésistible tendresse : et autour de vous, un vent des plus beaux jours passés court sur la jeune tristesse des fleurs. Et pouvais-je, dis-moi, te parler autrement que comme un père lui-même éternellement enfant dans la divine instantanéité du monde ? Reconnaissais le serviteur du Maître, ô toi qui depuis les jours d'Adam consumes ta vie à troubler les eaux de ta mémoire d'une sonde qui jamais n'en atteint le fond. Ta vue s'arrêtait à la fenêtre murée d'astres ; je t'ai touché le front entre les sourcils. Tu sais maintenant quel spectacle se déploie derrière la cloison éblouie de ta cécité. Ton corps était immobile et insensible : je t'ai rendu le Mouvement et te voici espace, temps, matière. Tu étais comme séparé du monde extérieur, ne le saisissant que dans le nombre : j'ai eu pitié de toi, mon enfant, j'ai agi envers toi selon la coutume des Maîtres ; j'ai substitué aux *nombres* des *objets*. Et maintenant, ô Héros par la pensée et la science, avec moi prends ton essor vers l'Unité, car je t'ai rendu les deux Oraisons — tes ailes.

IV

TURBA MAGNA





## TURBA MAGNA

Il l'accompagne, lié à son char aux milliards de roues, dans sa poursuite vertigineuse du Lieu.

*Nombres.*

Le mouvement est antérieur à la chose qui se meut. Le mouvement, matière-espace-temps, est déjà la chose. Et cependant, il est antérieur à la chose. C'est là l'assise nouvelle de toute la métaphysique de demain. L'espace-temps n'est pas le lieu du mouvement ; il en est la création, la matière. Nous ne connaissons pas d'autre matière que l'espace et le temps. L'univers est depuis alpha jusqu'à oméga matière. Il l'est, non pas en opposition à l'esprit — misérable concept humain — mais bien par cela qu'il est lui-même pensée, c'est-à-dire mouvement. Les éléments de la pensée, quels sont-ils ? espace, temps et matière. Cet espace, ce temps et cette matière, où les trouvons-nous ? dans le mouvement. Quelque chose se meut, donc quelque chose pense ; donc je suis. Nous voilà loin de Descartes. Reconnaissons cependant que le clair Descartes était bien près du vrai, de même que le grand Pascal avec son point animé d'une vitesse infinie. Honneur à la France, pays de cristal, patrie de la pure raison ! Quelque chose se meut,

donc quelque chose pense, donc je suis. Eh bien non, ce n'est pas cela encore. Ce « quelque chose » nous arrive trop tôt. Le mouvement est avant la chose. C'est grâce au seul mouvement que la chose est. Car la chose est espace et temps donnés par le mouvement. Avant la chose, il y a donc le mouvement. Mais avant la chose il n'y a rien ; et cependant le mouvement, qui est matière, espace et temps, est déjà la chose. Et il faut entendre qu'il l'est par *antériorité*, donc, pour ainsi dire, en soi. Quelque effort toutefois que nous fassions, vers de terre que nous sommes, cette antériorité du mouvement demeure, dans notre représentation, contemporaine du Rien. Avant la chose il existe donc une simultanéité, une instantanéité plutôt de *l'être* et du *non-être*, du rien et du mouvement qui est déjà la chose. Nous arrivons de la sorte, grâce à la découverte d'une méthode physique ignorée avant notre Épître et sœur jumelle de la Relativité généralisée, à la connaissance d'un état primordial de la chose, d'un état antérieur à la séparation du Oui d'avec le Non. La reconstitution mécanique, au moyen de notre *Novum Organum* — seul digne de ce nom — de cet état initial obscurément entrevu par Kant dans ses antinomies, vient confirmer l'exactitude de la touchante théorie, exposée par Lessing dans son « Education du genre humain » et d'après laquelle toute connaissance révélée finit par s'imposer scientifiquement une fois parcouru le cercle prescrit de son évolu-

tion. Dois-je ajouter que la vérité que j'apporte ici est vieille comme le monde et que seule est nouvelle la voie par laquelle j'y suis parvenu? N'as-tu pas déjà salué dans mon Mouvement, que j'identifie avec le Sang et qui est ensemble préexistence et coexistence dans l'instantanéité, Hesed, amour constructeur du monde, et le désir lumineux dans le Rien de Jacob Bœhme, et aussi ce merveilleux « acte » que Gœthe, dans la première partie de *Faust*, substitue magistralement au Verbe? Le mouvement, unité de l'espace-temps-matière, est donc la chose ; et cependant, en raison de son antériorité, il coexiste avec le Rien dans le cadre de l'instantanéité. Car, depuis l'obscurcissement du Soleil de la Mémoire, l'homme n'est plus que l'enregistreur d'un mouvement qu'il coupe automatiquement en trois tronçons, passé, présent et avenir, et ce passé, ce présent et cet avenir servent en quelque sorte d'alphabet en relief à sa pensée d'aveugle, de dispositif et de rail à son rigide langage, et de canal à la circulation de son sang dans le monde triparti et non-situé de l'espace, du temps et de la matière. Dans la Réalité, l'acte s'accomplit d'une tout autre manière : là, tout ce qui fut, tout ce qui est et tout ce qui sera arrive au même instant unique. Voilà pourquoi l'antériorité inconcevable, absurde du mouvement, trouve une confirmation dans les nouveaux rapports établis par la Relativité généralisée entre l'espace-temps-matière et les champs de

gravitation. Le mouvement cesse et tout contenant s'évanouit. Le mouvement est son propre lieu (relatif) ; qu'il s'agisse d'hier, d'aujourd'hui ou de demain, ce que nous appelons notre pensée retombe toujours dans la même préexistence du mouvement en coexistence avec la chose dans le Rien. Et ce Rien lui-même, contemporain du Mouvement dans l'instantanéité, n'offre qu'une pauvre nourriture à notre faim d'immobilité, comble qu'il nous apparaît par avance du fait de sa coexistence avec le mouvement, c'est-à-dire la chose. La dernière cime accessible est déjà sous nos pieds, et qu'apercevons-nous d'autre que notre propre mouvement ? Contemple, contemple, mon enfant, ce sang cosmique qui est le tien : éternellement il se donne la chasse à soi-même, attiré qu'il est par l'appât du Lieu ; mais son antériorité court plus vite que lui. Il n'y a partout que désespoir et abîme ! Car si un point A trouve dans l'infinitude des descriptibles de l'Épître une apparence de situation dans son rapport au point B, c'est à cause seulement qu'il est mouvement, tout de même que B. Et c'est uniquement parce que les choses sont mouvement qu'il existe en nous une idée de diversité : le soleil est un certain mouvement que nous appelons soleil, et le cœur est un autre mouvement que nous appelons cœur ; il en est de même de l'herbe, du nuage, de l'or, de l'excrément et de la femme, bref, de toute chose tombant sous le sens, que celui-ci soit physique ou

mental : car c'est pareillement la seule fluence du sang qui détermine chez l'animal doué ou non de langage les divers caractères de race ou d'individualité. Chasser le plomb vers l'or ou l'Adam vers le Christ, qu'est-ce donc, sinon capter et poser en son lieu, par le moyen d'une science propitiatoire, un mouvement qui circonscrit la chose tout en demeurant lui-même non-situé? Le Grand Art est de toutes les activités humaines, la seule raisonnable et naturelle. Son corps voyage avec la science, sans que toutefois son esprit s'éloigne de la belle demeure aux solides fondations du Père et de la Mère. Il se meut comme la Balance dont le but éternel est l'Immobilité. Les deux plateaux, Amour et Vérité, sont suspendus à la main du Seigneur notre Justice. Cette humble et obéissante toute-puissance, nous l'avons perdue en abandonnant la terre ferme de l'adoration pour le mirage d'une infinitude de points mobiles qui, loin d'être la *matière*, ne sont que le *langage* de l'anatomie descriptive de l'univers. Mon enfant ! il n'y a que désespoir et abîme. Mais dans ce désespoir, quel héroïsme, et dans cet abîme, quelle affirmation !

Ai-je besoin d'ajouter que l'époque qui me voit souffrir comme jamais n'a souffert cœur mortel, est la plus sottise et la plus vile de toutes, époque de mouvement qu'elle est dans tous les domaines, amour, art, science, politique? Je ne veux pas m'étendre sur un sujet si peu



fait pour moi, si indigne de mon caractère et de mon génie. Et pourtant, j'aime et j'admire mon époque, et je remercie mon Maître de m'y avoir jeté : car surabondance de mouvement est putréfaction et source de *vie nouvelle*.

J'ai écrit ces pages pour toi seul, mon fils dans un lointain avenir. Ars Magna est une Pyramide large à sa base et qui va se rétrécissant. J'ai donné à mon Grand'Œuvre le moins d'étendue et le plus de poids possible, sans chercher à me faire entendre de l'élite agitée de ces siècles de Turba, donc de putréfaction : car nos grandes guerres politiques et sociales sont les terribles charrues, notre conception de l'amour est le fumier et notre science la graine amollie que le soleil du renouveau n'a pas encore fait germer.

O Mouvement, ô Sang jailli dans le Fiat divin, quand je t'ai maudit, j'étais moi-même un battement du cœur du Maître ! Maintenant, mes pieds à nouveau solidement s'appuient sur la terre ma mère. Je veux vivre, vivre et agir pour les hommes, mes ennemis.

Réveille-toi, Cosmos, répands-toi à travers les milliards de voies lactées tes veines, ô Sang magique jailli du cœur du Maître ! O vie, ô sainte vie, apparais, immense et splendide, dans la profondeur de l'ombre. Heure bénie ! le jour de la terre, brutal comme l'homme et menteur comme la femme, ferme sa vue d'océans et

de mers, et le regard de la sagesse tombe d'une myriade d'yeux sur mon âme dorée. Ma vérité nocturne se réveille ; je suis libre, libre ! Je ne suis plus un lâche créateur d'illusions ; je ne me donne plus la comédie de purifier la chose terrestre que j'aime par faiblesse. Je suis libre ! C'est comme si j'étais mort. Salut, univers, mon amour !





V

LUMEN



## LUMEN

1. Quoi, mon fils heureux! tu as aimé de folie et compassion une femme née comme toi de l'argile anxieuse, et tu me dis que tu n'entends rien à mon langage?
2. Viens, le sacrifice de la nuit s'allume au-dessus de nos têtes. De moi à toi l'antique souffrance se fera comprendre de l'antique souffrance.
3. Par delà le Rien, objet du suprême désir, celui-là qui est moins que rien, étant antérieur à l'antériorité du Mouvement ; celui-là qui est le plus étranger, le plus inconnu parmi les objets extérieurs, mais qui est intérieur aussi, terriblement,
4. Celui-là frappe la pierre espace-temps tombée du Lieu et en tire ces grandes étincelles pour éclairer la face de vierge et de mère de son amour.
5. Un de ces brandons soufflés par l'incendie de l'univers, le soleil jouet de nos jours, vient de s'envoler si loin dans le néant du ciel, que tu ne l'aperçois plus. La forêt et ses oiseaux sont un même nuage de sommeil.

6. Que savons-nous encore de celui-là qui est moins que le Rien de ton plus haut désir ? Ceci, mon fils : qu'il a soufflé pareillement à l'origine des choses — entends par là ta vraie naissance,

7. Un luminaire amant de ta pensée, laquelle est Sang, brûlant mariage du feu et de l'eau et leur fluence, partant espace et durée.

8. Et une affirmation qui est le fond de ton vertige clame en toi depuis l'éternité de ta Mémoire que le soleil diurnal qui est pourtant ton pain n'est qu'une pauvre allégorie.

9. Et que la dernière vérité solaire est en nous, bardée comme Raphaël de lumière immobile, donc seule située.

10. Quand de la plante des pieds à la frisure du poil follet tout ton être frémit du son : Oui ! alors le lieu fixe du cosmos émerge des eaux courantes de la pensée.

11. Quel lieu de magnificence c'est là, mon enfant ! Le feu et l'eau s'y copulent et fondent en une immobilité d'or : alors tout est instantanéité, totale Mémoire !

12. Et quelqu'un crie en nous — mais à briser l'espace : — Moi ! Et ce Moi n'est plus notre orgueil

loqueteux, mais l'Être premier et un, cœur immobile de Lumen. Et ce Moi, on ne sait plus s'il s'abîme en nous ou s'il nous aspire.

13. Alors les noires glandes à venin de la vie se vident dans nos mains et le bâillement de la tombe s'achève en hilarité.

14. Jette la vue autour de toi, mon enfant. Comme tout est bon et simple. Tout cela, toute cette matière, mais c'est ton propre sang, et ce sang est mouvement, donc temps et espace.

15. Ton cœur est un soleil anatomique propulseur de ton microcosme sanguin, comme les grands Soleils sont les pères et les bergers des systèmes.

16. Telle est la raison pour laquelle les Maîtres mes amants ont marié le feu et l'eau dans la chaleur organique, les liant par le doux anneau centré de l'or.

17. Et si le cerveau, dans leur tendre babilage, est devenu Lune hermétique, ce n'est pas seulement par analogie de couleur.

18. La pensée n'est que la feuille détachée de l'arbre de la sensibilité, le cerveau n'est que le satellite du cœur.

Il ne fait que recevoir, philtrer et restituer la lumière d'affirmation que lui envoie le cœur dans sa spirituelle radiation.

19. Lune et cerveau sont récepteurs et ordonnateurs de lumière. Ils humanisent le surhumain, rendent accessibles à nos yeux fragiles le dieu aveuglant.

20. Les silences des vieux Maîtres se font parole dans ma bouche. Car l'heure de la Relativité a sonné! Et les instruments fouilleurs sont dans nos mains. Le jour des symboles n'est plus. Tout est accompli.

21. Les veines de la crucifixion sont taries, le grand œuvre d'expiation est accompli. Nous entrons dans la seconde innocence, dans la joie méritée, reconquise, consciente. La Mathématique est sanctifiée.

22. La trinité Matière-Espace-Temps, matrice de la multiplicité non-située, nous l'avons saisie à la gorge dans l'unité vive du Mouvement.

23. Tout cela, même ceci sous ma plume folle, est encore reflet, cerveau, lune. Mais le moment éternel du Soleil de la Mémoire lavé dans le Jourdain d'humilité nous va saisir, et cette instantanéité divine nous conduira en la céleste Chanaan, la seule terre située,

24. L'immobile Empyrée de Dante mon père, la sphère pure retombée dans l'unité originelle par la consécration du nombre Dix

25. O mon épouse Renaissance au grand visage de France et d'Égypte! toute cette science me vient de toi, car tu m'as appris la charité en m'enseignant la confiance.

26. En m'imposant la confiance, à moi contempteur dans un monde amer, oh amer ! Amer à tel point que le seul don d'argent de mâle à femelle ou de femelle à mâle y atteste la sincérité du demi-amour et scelle de volupté et de rancœur l'acte de la terrestre union.

27. *Liber Paramirum* (que tu m'as fait connaître, ô Compagne), *Liber Paramirum* nous brûle le cœur en parlant de la mort. Combien m'apparaît pur et clément cet arrêt du cerveau et du cœur, au regard de la Turba Magna notre vie, sifflement de la faux contre le silex.

28. « Horrible, atroce vie! Sexe ouvert à tout venant, comme sébile de mendicante, et cœur fermé au pauvre comme Royauté dans tous les temps. Miel noir de la trahison coagulé en cire épaisse sur une poignée de dards arrachés.

29. « Visages fuyants, vus comme dans un battement d'ailes immense et bref de lumignons de fin d'orgie,



et tout décomposés par l'anxiété, bandée à se rompre, de la luxure adultère. O maison non d'amour, mais de passades!

30. « Ma fière passion si longtemps pourchassée et transpercée et déchiquetée! Ah! que l'unité divine, telle une corde de supplice, enserre enfin ces membres et organes étrangers que je suis.

31. « Prince de la Paix, affirmateur ruisselant de sueur sous les oliviers! j'ai cherché, j'ai attendu, j'ai renoncé. La plus pure, la plus fidèle au son de l'or tressaille comme la vipère.

32. « O mer déserte et déchaînée! Les futailles, dans la cale, sont épuisées, ma vie est restée seule et sans eau douce; j'ai étendu mon esprit comme une voile de naufragé; mais le nuage passe, je ne reçois pas le baptême de nature. Et voici qu'une nuit de cosmos altérés s'allume dans le vide désespoir.

33. « En haut, en bas, partout un grouillement. La fureur du Mouvement nous possède; un règne de la vitesse et de la trépidation sur terre et sur eau et dans les airs; et cette chose qu'ils nomment le « féminisme », agitation douloureuse et stérile de grands nymphéas jaunes et blancs, révolte contre l'époux, maître d'une

science vide d'oraison, et polygame par débilité nerveuse.

34. « Pullulation des nationalités, ouragan de guerres conscientes, poésie et art rythmés par les moteurs, sténographie mentale. Voilà où tu m'as jeté, Dieu jaloux, dans un vomissement de furieux mercure. »

35. Telle était, hier encore, ma prière du matin, de midi et du soir. Mais, aujourd'hui, une compagne de service chemine dans mon ombre, à moi fils du Cosmopolite errant. Et je sais que surabondance de mouvement est putréfaction d'où s'élève un jeune blé revivifié.

36. Et écoute encore cet enseignement de charité que j'ai reçu de Renaissance ma Compagne. Que l'Épouse, Mère virginale de la vie, l'élève jusqu'à ses genoux tout saignants du Calvaire.

37. Mes frères de ce temps, ces Caïn que mon Maître m'ordonne de chérir, ne se sont jamais encore élevés au-dessus de notre mince atmosphère.

38. Toutefois, ils affirment superbement qu'à celui qui en sortirait, le soleil apparaîtrait non pas jaune ou rouge, mais bleu, électriquement et glacialement bleu dans un espace funèbre éclaboussé d'univers blafards.

39. S'il en est vraiment ainsi, quel enseignement de charité ne nous donne-t-il pas, ce scientifique soleil qui, en traversant notre atmosphère humanisée par notre respiration aimante et anxieuse, redevient le doux Sol des pieux laboratoires de jadis.

40. Car il se revêt de chaleur dorée et chantante ; et, non content de nous nourrir de pain et de vin, il pénètre en rayons perforants et secrets jusqu'au grand cœur d'enfant de la terre.

41. Et il y mûrit l'Or incorruptible et curatif de la divine Charité, le mielleux métal, sécrétion des abeilles archangéliques, l'or que ne captera jamais, sans le secours de l'Ave et du Pater, aucune entreprise synthétique.

## TABLE DES MATIÈRES

---

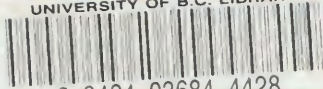
	Pages
Avertissement . . . . .	7
Épître à Storge. . . . .	9
Memoria. . . . .	33
Nombres. . . . .	47
Turba Magna . . . . .	59
Lumen. . . . .	69

---

Imp. des Presses Universitaires de France. — 32.920

---

UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY



3 9424 03684 4428





PQ 2625  
I558 A7

PQ 2625. I558. A7.

Milosz, Oscar Vladislas.

Ars Magna.

Library of The University of British Columbia

